

Le grand frisson des petites gens

L'amour d'une honnête femme, d'Alice Munroe, Nouvelles traduites de l'anglais par Geneviève Droz, Rivages poche / Bibliothèque étrangère, 398 p.

On pense si peu à l'amour, de Barbara Gowdy, Nouvelles traduites de l'anglais par Isabelle Reinharez, Actes Sud, 288 p.

Marie-Andrée Lamontagne

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2004). Le grand frisson des petites gens / *L'amour d'une honnête femme*, d'Alice Munroe, Nouvelles traduites de l'anglais par Geneviève Droz, Rivages poche / Bibliothèque étrangère, 398 p. / *On pense si peu à l'amour*, de Barbara Gowdy, Nouvelles traduites de l'anglais par Isabelle Reinharez, Actes Sud, 288 p. *Spirale*, (198), 28–29.

LE GRAND FRISSON DES PETITES GENS

L'AMOUR D'UNE HONNÊTE FEMME d'Alice Munroe

Nouvelles traduites de l'anglais par Geneviève Droz, Rivages poche/Bibliothèque étrangère, 398 p.

ON PENSE SI PEU À L'AMOUR de Barbara Gowdy

Nouvelles traduites de l'anglais par Isabelle Reinarez, Actes Sud, 288 p.

POUR l'individu sensible à la laideur, l'attente à la caisse du supermarché est un moment éprouvant, en ce qu'elle se transforme presque toujours en agression : ils sont là, tous les gens célèbres, à étaler à des unes criardes leurs amours impossibles, leurs ruptures fracassantes, leur bonheur insolent, inouï, définitif. Mais la vulgarité de la presse *people* ne doit pas faire oublier l'ancienneté de son fonds de commerce. Paris séduit Hélène de Troie par des manœuvres que n'aurait pas désavouées Tom Cruise quand il partait retrouver Nicole Kidman en jet privé, sur quelque lointain plateau de tournage, pour dérober au reste du monde deux ou trois heures d'intimité. Julien Sorel rate Madame de Rênal avec son pistolet, dans l'église de Verrières, mais son modèle, le jeune séminariste Antoine Berthet, est accusé de meurtre commis à l'heure de la communion et l'ex-épouse de O. J. Simpson meurt bel et bien assassinée. L'Amazone Penthésilée expire dans les bras d'Achille, son amant, guerrier dans le camp d'en face, tandis qu'Arletty doit s'expliquer à la Libération.

Les situations engendrées par l'amour, les êtres qu'il met en présence, les circonstances qui le provoquent peuvent varier et l'objet culturel qui en résulte — poème épique, roman ou jus de tabloïd — être de nature radicalement différente, l'élan est semblable. Au Bas-Canada, Élisabeth d'Aulnières arme le bras de son amant, le docteur Nelson. Adélarde paie le prix fort de ses liens avec Héloïse. Roméo aime Juliette, Robert aime Sandra, c'est écrit en lettres blanches sur le rocher que l'on aperçoit, là-bas, depuis l'autoroute. En Amérique du Nord, à cinq heures de l'après-midi, des milliers de couples dans les motels connaissent le grand frisson sur des couvre-lits en pilou. Dorothee avoue à Paul, atteint du cancer, qu'elle le trompe avec David, son médecin, c'est le dernier épisode du *soap* de ce soir, à ne pas rater, on a intérêt, si on ne veut pas se sentir exclu des conversations, demain, autour de la machine à café.

L'amour, c'est le sublime à la portée des caniches, ricanait Céline, mais qui a vraiment aimé un jour ne peut plus entretenir de doute sur la singularité de son état dans l'océan des amours communes, bien que cette certitude

s'émeuse elle aussi avec le temps. La littérature prendra alors le relais en agissant, sur la mémoire, comme une caisse de résonance. Avec un art sûr, les nouvelles d'Alice Munroe réunies dans *L'amour d'une honnête femme* saisissent la grandeur enfuie de l'amour, qui bat encore, comme un pouls secrètement à l'œuvre, dans des existences depuis retournées à la banalité. C'est souvent bouleversant, toujours vertigineux. Quoi! Des êtres aussi quelconques auraient connu une violente passion? La révélation est si incroyable qu'elle ne peut, comme la vérité, que se faire jour lentement dans le récit.

Toujours trois

Une robe de mariée ressortie d'une valise sert alors de catalyseur à un triangle amoureux qui n'échappe au vaudeville que parce qu'il est vécu dans les cœurs et les reins, non réduit à ses mouvements de troupes : Derek, écrivain douteux, universitaire sans relief, a épousé Ann, puis s'est mis en ménage avec Rosemary, qui a quitté Ted et un boulot à Toronto pour s'installer dans une caravane à la campagne et travailler à l'édition du manuscrit de son amant.

Leur histoire ne dure pas. La rupture a eu lieu au début de la nouvelle et Ted a retrouvé Ann. Tous ces va-et-vient se sont produits pendant plusieurs années et non sans mouiller quelques kleenex, sous l'œil résigné de Karin, la fille de Rosemary, qui a perdu ses repères avant même de soupçonner leur existence. En raison de la tension sexuelle (avec l'argent comme toile de fond) qu'il introduit entre ces deux femmes, par ailleurs amies, l'homme est un intrus nécessaire, tour à tour menaçant, désiré, cajolé, éjecté, impérieux, intéressé, et Karin, qui a retenu la leçon tumultueuse des rapports entre les sexes, entrevoit maintenant ce que sera pour elle l'âge adulte, comme le suggère l'envie qui prend un jour la fillette d'essayer la robe de mariée d'Ann, pour voir l'effet produit sur elle par le vêtement.

Alice Munroe surprend ses personnages dans l'inconscient de leurs motivations. Chacun semble être resté à sa place, mais la mécanique relationnelle est déjà en action. Subtilement, le récit désamorce les tensions, en active

d'autres, à l'œuvre sous une narration étale, dès lors que le temps arase les sommets les plus élevés et invite à tous les accommodements avec l'existence. Le désir n'est plus alors que le rappel intermittent, furtif et déclinant d'une grandeur entrevue, désormais réduite à une vaine agitation.

Au mariage, à vrai dire, précise Ann à la fillette, d'une voix blanche, le cantique chanté était un hymne à l'amour divin, non humain, même si l'assistance n'y a vu que du feu. Cette lucidité rétrospective, qui signe l'impossibilité de l'amour, ouvre un gouffre — ce ne sera pas le seul — dans une nouvelle où le tragique ne fait irruption qu'à la toute fin, comme un orage attendu tout le jour et qui vous soulage d'un grand poids.

« Avant le changement » trouble par les espaces de perversité que ménage l'hypocrisie sociale qui, au début du xx^e siècle encore, au Canada anglais comme ailleurs, couvrait d'opprobre la femme tombée enceinte hors des liens du mariage. Après l'échec d'une tentative d'installation à Ottawa, une fille retourne vivre avec son vieux père, médecin de campagne, dont l'existence étriquée, comprend-elle peu à peu, n'est pas incompatible avec les avortements pratiqués dans le secret d'un cabinet, à la demande de femmes désespérées.

Progressivement, le récit met en place de sourdes correspondances entre le passé de la fille et la vie présente du père. La première s'est heurtée à la veulerie d'un petit ami affichant, tout comme elle, des goûts évolués, y compris en matière de relations amoureuses, jusqu'au jour où la « vraie vie », objecte-t-il, horrifié et aussitôt pragmatique, quand il apprend qu'elle est enceinte, vous rattrape sous la forme d'une carrière universitaire à ménager. Le second opère sans tapage ni états d'âme, avec la complicité d'une vieille servante, ce qui pourrait peut-être l'avoir rendu vulnérable au chantage. Et puis, avortement ou naissance, n'est-ce pas la même douleur des femmes au moment d'arracher à soi une vie? Les nouvelles d'Alice Munroe se gardent bien de toute démonstration, trop attentives à déployer, sous le regard navré du lecteur, la face sombre, presque toujours adultère, de l'amour.



Claude Ferland, *Série Cold Day*, 2004, impression au jet d'encre sur film polyester, 66 × 90 cm.

Eros n'a plus rien, alors, de la force brute qui, chez Hésiode, présidait avec bonheur à l'entrechoquement cosmogonique. Si l'espèce humaine a hérité quelque peu de cette sauvagerie érotique, celle-ci y est vite ramenée à la dimension des mortels. L'acte sexuel, réputé à l'origine de tout adultère, montre sa vraie nature entre les draps froissés du matin. « *Et pourtant quelle grande différence ici? La procédure n'est pas tellement variable, quoi qu'on vous dise. Les peaux, les mouvements, le contact, les résultats. Les résultats s'obtiennent sans peine chez Pauline. Brian [le mari] les obtenait. N'importe qui les obtiendrait probablement qui ne soit pas d'une extrême stupidité ou moralement répugnant* » (« Les enfants restent »).

On est loin de l'esprit français qui fait de la bagatelle un art de vivre, et libre au lecteur de trouver à ces considérations cliniques, bientôt suivies de descriptions franchement médicales, des relents puritains. Mais n'est-ce pas aussi de la pudeur qui s'exprime là, avec la souffrance qui attend celle ayant abandonné mari et enfants pour découvrir au matin qu'il ne s'agit que de « ça »? Adultère ou non, l'amour n'échappe pas au réveil. Telle est la loi cruelle des amants, rois, héros, professeurs, princesses, acteurs de cinéma, infirmières, vendeurs de chaussures...

C'est un art que de déployer ainsi dans l'instant ces vies ordinaires, dont rien ne laisse deviner la complexité et qui ont connu — l'emploi du passé est nécessaire, aux fins de la fiction — des transports amoureux tout aussi légitimes que ceux attribués aux grandes figures romantiques. Ce faisant, quelques questions surgissent. Ce qui se donne à voir ici est-il une survivance

des codes de l'amour et de ses conventions, héritage dont le XIX^e siècle aurait « cristallisé » les rites, à travers le romantisme? Ou est-ce l'amour surgissant dans son essence inexplicée et invariable? Mais aussi : dans quelle mesure répondre au désir de l'autre ressort-il vraiment à la liberté humaine, qui y trouverait une façon de saisir le destin à bras-le-corps, comme le veut la version exaltée de l'affaire? L'amour n'est-il pas d'abord la reprise de gestes ataviques, tout au plus modulés par les circonstances et le milieu? Dit brutalement : ceux qui aiment se comportent-ils comme dans les *soaps*, les tabloïds et les romans, ou les *soaps*, les tabloïds et les romans imitent-ils ceux qui aiment?

Ah! qu'il est froid et sec, l'esprit qui s'encombre de ces questions, dont pas une ne résiste aux tremblements exquis qui précèdent l'aveu! M'aime-t-elle? Pense-t-il à moi? En évoquant, dans les nouvelles de *On pense si peu à l'amour*, les figures de quelques monstres amoureux, Barbara Gowdy invite à reformuler autrement ces interrogations. Du coup, c'est l'amour qui en devient presque répugnant, et au premier chef le grand cas qui en est fait. On pense si peu à l'amour dans sa dimension déviante ou bizarre — nécrophilie, tares génétiques, exhibitionnisme, transsexualité. Cette lorgnette-là pourrait pourtant se révéler instructive, semblable au trait du caricaturiste, qui grossit pour mieux dire la vérité.

À deux parfois

Homme à deux têtes, femme à deux bas-ventres : le thème du double revient à quelques

reprises dans les nouvelles de ce recueil. Mais l'excroissance qui parasite le corps-hôte n'est pas toujours aussi malfaisante que la seconde tête dont se voit affublé Samuel, depuis sa naissance, et qui lui hurle à l'oreille en permanence des obscénités. L'anomalie est aussi une présence familière, constitutive de l'identité, souvent source d'intérêt de la part d'autrui, et son élimination consentie, au nom de la normalité, ne se fera pas sans mal.

Sylvie est jolie, puisqu'elle ressemble, dit-on, à Vivien Leigh. Mais sous ses jupes se cachent une troisième jambe et un second bas-ventre appartenant à Sue, ainsi nommée par sa mère, qui en a fait une sœur siamoise inaboutie. Fuyant la médiocrité de son milieu, Sylvie, devenue adulte, gagne sa vie comme bête de foire, jusqu'au jour où un homme bon, riche et généreux tombe amoureux d'elle et l'épouse, comme dans les meilleurs contes de fée. Mais n'est-ce pas le même, bouleversé, qui tirera de Sue un plaisir trouble, avant de la supprimer au nom de la raison médicale? De noble, l'amour de John révèle ainsi sa monstruosité, renvoyant Sylvie à sa solitude, du coup enfin accordée à l'espèce humaine.

Femme désœuvrée, femme trahie, femme légère, mari trompé, les figures de l'amour sont si convenues que Barbara Gowdy n'a d'autre choix, à travers elles, que de prendre la tangente. Au-delà de la galerie de grotesques qui en résulte apparaît alors tout le caractère paradoxal d'un sentiment narcissique dans l'étreinte, fini dans l'absolu.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE